

Chapitre 1

La micheline venait de repartir, laissant derrière elle une odeur de gas-oil. Antoine était seul sur le quai de la petite gare déserte. Il était à peine treize heures ; il faisait lourd.

Il entendit au loin l'autorail qui klaxonnait à l'approche du passage à niveau. Le château se trouvait à deux kilomètres. Il sortit un mouchoir de son jean, s'essuya le visage, et partit d'un bon pas.

C'était la première fois qu'il se retrouvait seul sur cette route. Il l'avait pourtant déjà empruntée à maintes reprises, tantôt avec ses parents, tantôt avec un oncle ou un voisin à bord d'une voiture. Cette fois, il avait tenu à ce que personne ne vînt le chercher. C'était son premier voyage en train ;

il avait souhaité profiter de cette indépendance nouvelle jusqu'au bout.

– À quatorze ans, il est temps de voler de ses propres ailes, songeait-il.

Le soleil donnait aux champs de blé une couleur de miel. Tout en marchant, il attrapa quelques épis, récolta les graines au creux de sa main moite, et les porta à sa bouche. Il mâcha nerveusement afin que le son se mêlât à la farine, et formât, sous les dents, une sorte de chewing-gum insipide. Son cousin Simon, au cours de vacances précédentes, le lui avait enseigné.

Il passa devant les premières maisons du village. Les volets étaient fermés ; par les fenêtres ouvertes, Antoine entendit la voix grave et sinistre de Roger Gicquel : « Il fera beau sur toute la France, mais des orages sont à craindre en Champagne. » Il s'inquiéta pour la partie de pêche.

Au carrefour, près de la maison du garde-chasse, il pensa au jeune Portugais qui, deux ans plus tôt, s'était fait renverser et tuer par la 2 CV du curé. Simon, qui n'habitait pas très loin, lui avait tout raconté.

Le curé était descendu de sa voiture en hurlant : « Il s'est jeté sous mes roues ! Il s'est jeté sous mes roues ! » Il s'était penché sur le gamin ; les pans de sa soutane baignaient dans un mélange de sang et d'essence qui continuait à se renverser du réservoir du Solex. Le pare-brise avait éclaté. Le crâne du petit Portugais aussi. Il avait été tué sur le coup.

– Je suis peut-être en train de marcher sur l'emplacement de l'accident, se dit Antoine. Il accéléra le pas.

La maison du garde, elle aussi, somnolait dans la touffeur. Il ne fut pas mécontent d'emprunter la route départementale bordée de grands peupliers. Il ferma les yeux, reprit sa respiration ; à l'ombre, l'air était frais et musqué, à cause de l'écorce des arbres et des marais, tout proches. Il fonça jusqu'au château, la faim nichée au creux de l'estomac.

La peinture noire et brillante de l'immense portail commençait à s'écailler. Antoine se retourna vers la pâture. Une dizaine de vaches, recouvertes de taons, s'étaient réfugiées sous les pommiers pour échapper à la canicule. Au fond,

la ligne de chemin de fer où passait le Dijonnais. Rien n'avait changé. Il sonna.

Son grand-père était en maillot de corps blanc et portait un chapeau de paille orné d'un liseré de cuir.

– Ça va mon vieux ? Tu as fait bon voyage ?

Sa barbe piquait un peu ; il transpirait sous le nez et sur les joues.

– À la télé, ils ont dit qu'il allait faire de l'orage. Il faisait chaud aussi chez toi ?

Sa grand-mère s'avança à son tour, l'embrassa en le serrant contre sa blouse de nylon. Elle faisait claquer ses baisers. Simon attendait sur les marches ; il souriait.

– Salut, cousin !

– Salut, cousin ! On s'embrasse quand même, à nos âges ? plaisanta-t-il. Ils s'embrassèrent. Les joues de Simon étaient légèrement râpeuses. Il commençait à se raser.

Ils montèrent les marches où reposaient des jardinières de pétunias.

Ils traversèrent le rideau de porte constitué de lamelles de plastique multicolores ; il faisait frais dans la salle à manger. Les volets, là aussi, avaient été refermés et les fenêtres laissées ouvertes. Ils passèrent à table.

– Je t’ai fait du faisán. Tu aimes ça au moins, Antoine ? demanda Grand-mère.

– Je ne sais pas ; je n’en ai jamais mangé.

– C’est Monsieur qui nous l’a donné dimanche soir, après la battue. Ils sont gentils avec nous...

Monsieur était le propriétaire du château. Une fortune gagnée grâce au champagne, puis avec les terres agricoles et la culture, et, enfin, avec une chaîne de petites épiceries de campagne.

C’était un homme âgé, fatigué, vêtu de sombre, toujours flanqué de Madame, une ancienne infirmière aux cheveux jaunes, volubile, et ornée, quelle que fût la saison, d’un maquillage printanier. Ils avaient un enfant, gentil mais intrépide, Jacques-François, qui semblait, avec ses boucles blondes et ses vestes croisées anglaises, tout droit sorti d’un livre de la comtesse de Ségur.

Antoine retrouvait avec plaisir cette salle à manger ; elle lui rappelait ses vacances d’enfant.

L'immense vaisselier, avec les photographies de famille, la cheminée de marbre brun, le poste de radio dont le haut-parleur était recouvert d'une étoffe douce et cannelée comme le ventre d'un lézard, les fruits en plastique qui entouraient le cadeau de l'oncle Marceau : une image d'un Algérien sur un âne près d'une oasis. Sur la cheminée, un gros coquillage dans lequel on faisait entendre la mer aux enfants et, dans un vase, trois ou quatre plumes de paon.

Grand-mère apporta les tomates. Grand-père se versa un verre de muscadet.

– Ça va tes parents ?

– Oui, fit Antoine. Papa est toujours dans le jardin en ce moment.

– Dans sa terre noire, ça doit bien pousser. Ici, avec ma terre de craie, ce n'est pas évident. Il faut que j'en passe des heures à biner, sarcler, arroser ! Et, pour les fleurs, c'est encore pire. Heureusement qu'on a inventé le terreau !

Il se leva brusquement, attrapa sa serviette, s'en servit pour chasser une guêpe qu'il finit par coincer contre l'un des rideaux et l'écrasa avec le

manche de sa fourchette. Une petite tache brune se forma sur le tulle.

Simon fixa son assiette vide où les pépins de tomate nageaient dans les restes de la vinaigrette ; il tenta de ravalier un fou rire qu'il communiqua à Antoine en lui donnant un coup de pied sous la table. Grand-mère ramena le faisán.

Antoine se sentait un peu lourd. La sauce noire du faisán devait y être pour beaucoup. Il commençait à somnoler dans un fauteuil quand Simon proposa de lui faire voir son matériel de pêche.

Il l'entraîna d'abord dans la serre. Antoine aimait cette odeur d'humus et de plantes vertes. Des dizaines de pots contenant des boutures reposaient sur des tables de ciment recouvertes d'un sable blanc très fin et, un peu plus loin, des géraniums de belle taille. En passant, Simon arracha quelques feuilles, les froissa dans le creux de sa main et les fit sentir à Antoine.

– Ça sent bon !

– Oui, très bon. Ça me rappelle le parfum

d'une amorce. L'amorce Pampan ou l'amorce Charlot, je ne sais plus...

– Ceux-là, en tout cas, je les ai pris sans amorce. Regarde un peu !...

– Superbes ! s'écria Antoine en se penchant au-dessus du petit réservoir où les jardiniers venaient plonger leurs arrosoirs. Ce sont des gardons ?

– Des gardons et des rotengles. Il y a même cinq ou six chevesnes et vandoises. Ils tiennent le coup grâce à ça.

Simon pointa le doigt sur un système d'aération qui faisait bouillonner l'eau. Les vandoises venaient respirer en surface, juste à l'endroit où se formaient les bulles.

– Et Grand-père n'a rien dit que tu transformes l'un de ses bacs en vivier ?

– Il a un peu grogné au début. De toute façon, il lui en reste un autre, à l'entrée de la serre. C'est suffisant. Et puis, quand je lui ai dit que c'était pour attraper le monstre, il n'a pas insisté...

– Le monstre ?

– Je te raconterai plus tard. Suis-moi jusqu'à l'orangerie ! Mes cannes sont là-bas.

En sortant de la serre, ils croisèrent Bâture, le

plus âgé de l'équipe de huit jardiniers de Grand-père. Il était retourné vers les pots, occupé à craquer, à l'aide d'un couteau, la croûte de terre qui s'était formée autour des plantes à cause de la sécheresse. Le devant de son tablier était recouvert d'une fine couche de poussière argileuse.

– Où cours-tu comme ça ? demanda-t-il à Simon. Et, sans même attendre la réponse, il désigna Antoine d'un coup de menton.

– Te voilà de retour, le citadin. Tu nous amènes le beau temps en tout cas. L'orage peut-être même.

– C'est bon pour la pêche, répliqua Simon.

– C'est donc ça qui vous fait courir.

Puis, d'un air narquois :

– Vous pouvez toujours courir. Vous ne l'aurez pas. Vous manquez d'expérience ; il est bien plus malin que vous. Et puis, tes vifs vont crever avec cette chaleur...

– Occupe-toi de tes géraniums ; ce sont plutôt eux qui vont crever. C'est Grand-père qui sera content !

Bâtire se retourna vers les pots en haussant les épaules. Ils filèrent vers l'orangerie.

L'orangerie était un vaste bâtiment, dont les murs étaient troués de larges baies vitrées. Les jardiniers y entreposaient un peu de tout : vieux outils, brouettes, tuyaux d'arrosage, gros oignons de Mulhouse qui attendaient la mise en botte.

Simon souleva un paillason, s'empara de ses cannes, les reposa bientôt, et fila à l'autre bout de l'orangerie.

– Regarde ce que Marceau m'a prêté !

– Un lancer ?

– Oui, un lancer. Il est magnifique, non ?

– Génial !

Simon enleva le frein, débraya l'anse de panier du moulinet, lança la cuiller argentée à travers l'orangerie ; elle retomba quatre mètres plus loin sur le sol en ciment en faisant un bruit mat. Il moulina avec douceur, les yeux dans le vague, pensif.

– Eh bien, tu vois, ça c'est juste pour le sport, pour l'amusement.

Il raccrocha la cuiller au premier anneau de la canne en fibre de verre qu'il reposa délicatement

sur le paillason. Il s'empara d'une vieille canne de bambou noirâtre, longue et dure, équipée d'un moulinet antédiluvien. Il l'empoigna comme une arme et en serrant les dents :

– Avec ça, Bâture pourra toujours s'aligner !

Il décrocha le gros hameçon qui pendait au bout d'un bas-de-ligne métallique, le secoua tel un trophée.

– Je vais y mettre un de mes vifs, une de mes vandoises ou un chevesne, et il sera à moi.

– Qui ça ?

– Le monstre.